



HAL
open science

The Integration of Exonyms in the Vietnamese Language. When the Internet Usage Lead to a Standardization

Philippe Le Failler

► **To cite this version:**

Philippe Le Failler. The Integration of Exonyms in the Vietnamese Language. When the Internet Usage Lead to a Standardization. Moussons: recherches en sciences humaines sur l'Asie du Sud-Est, 2015, Recherche en sciences humaines sur l'Asie du Sud-Est, 25, pp.79-97. hal-01313568

HAL Id: hal-01313568

<https://hal.science/hal-01313568v1>

Submitted on 10 May 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Philippe Le Failler

L'intégration des exonymes à la langue vietnamienne ou quand l'usage d'Internet force la normalisation

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Philippe Le Failler, « L'intégration des exonymes à la langue vietnamienne ou quand l'usage d'Internet force la normalisation », *Moussons* [En ligne], 25 | 2015, mis en ligne le 21 juillet 2015, consulté le 24 septembre 2015.

URL : <http://moussons.revues.org/3245>

Éditeur : Presses Universitaires de Provence

<http://moussons.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://moussons.revues.org/3245>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Presses Universitaires de Provence

L'intégration des exonymes à la langue vietnamienne ou quand l'usage d'Internet force la normalisation

LE FAILLER Philippe *

Aix-Marseille Université, CNRS, IrAsia UMR 7306, 13003, Marseille, France

À l'heure où un accès grandissant à Internet permet à tous d'user de cette gigantesque base de données à l'échelle mondiale, quand un outil utilisable à des fins de recherche ou d'épanouissement personnel incomparable modifie profondément la manière d'accéder à l'information, le public vietnamien court le risque de se trouver partiellement isolé par une confusion des règles dans la manière d'orthographier les termes étrangers. Souvent évoquée, mais peu suivie d'effet, une véritable normalisation s'impose.

En Occident, la règle veut que les langues écrites en caractères latins ne se translittèrent pas¹. Les termes vietnamiens sont donc admis tels quels dans le monde aux écritures latinisées dont il relève; mais en ce qui le concerne, le Vietnam refuse cette réciprocité.

Le lecteur vietnamien cultivé, s'il est monolingue, ne connaît bien souvent des noms étrangers qu'une transcription d'emploi courant, comme en témoignent les jeux télévisés où le téléspectateur français de passage à Hanoi reconnaîtra Mác Xây (Marseille), peinera devant Yéc Sanh (Yersin) et, franchement, aura bien du mal à reconnaître Bá Đa Lộc (Pigneau de Béhaine) ou Đắc Lộ (Alexandre de Rhodes). Le souci d'une prononciation certes approchante mais largement approximative favorise

* Philippe Le Failler, historien, est maître de conférences de l'École française d'Extrême-Orient, membre de l'IrAsia, et enseignant à l'université d'Aix Marseille. Ses recherches portent principalement sur l'histoire moderne des aires montagneuses du nord du Vietnam ou sur les questions relatives à l'opium, son usage et sa mise en monopole, pendant la période coloniale.

l'écoute, parfois avec un certain bonheur (Cosette = cô Dêt), mais s'éloigne parfois considérablement de la graphie initiale voulue par Victor Hugo (Vich-to Huy-gô). Ne nous trompons pas, le problème n'est pas que les Vietnamiens puissent bénéficier d'un aperçu de la prononciation du terme, mais plutôt que cette transcription, devenue la règle, ne soit dans les manuels scolaires ou dans la presse jamais accompagnée de la graphie d'origine qu'elle obère. La question n'est pas anodine, qui suscite régulièrement des réactions dans la presse vietnamienne, où l'on se demande s'il est vraiment pertinent, voire raisonnable, de transcrire Stratford-upon-Avon en Xto-rét-phôt ôn Ê-von².

Ce faisant, lorsqu'il ira sur Internet, l'usager vietnamien emploiera des moteurs de recherche de type Google, où sa demande, employant la transcription vietnamienne, ne trouvera comme réponse que les seules occurrences incluses dans des textes en langue vietnamienne. Seuls ceux qui connaissent l'orthographe d'origine pourront alors utiliser pleinement la capacité du réseau.

L'utilisateur vietnamien est donc pénalisé, comme condamné à une double peine : il lui faut à la fois apprendre les langues étrangères et, dans le même temps, accepter que ses écrits ne soient pas reconnus puisque, dans le sens inverse, ses propres références sont peu accessibles aux autres. Alors que le monde entier a adopté le pinyin pour la transcription romanisée des noms chinois, que Máo Zédōng (毛澤東) est préféré aux anciennes transcriptions (Mao Tsé-toung, Mao Tsé-Tung ou Mao Tsö-Tong), les Vietnamiens continuent d'user de leur transcription usuelle Mao Trạch Đông. Les 426 000 résultats que nous donne Google pour cette occurrence ne seront accessibles qu'à ceux qui se seront au préalable enquis des particularités du système national de traduction. Celui qui, en tapant Mao Zedong, chercherait à savoir si les Vietnamiens ont publié récemment des textes sur ce personnage aurait de fortes chances de passer à côté d'une grande partie des références.

À l'inverse, l'accès à une page Web en vietnamien demande la maîtrise de cette langue, et donc la bonne graphie des noms vietnamiens, ce qui peut s'avérer pénalisant. Seule la frange, encore assez limitée, des étrangers qui la maîtrisent peut y accéder à la condition de disposer de l'utilitaire de frappe sur le clavier adapté.

La question n'est pas nouvelle et elle se pose pour de nombreuses autres langues et dans d'autres pays. D'évidence, la recherche sur le réseau s'effectuait jusqu'alors, et dans une très large mesure, en employant l'alphabet latin. Ce n'est que plus récemment que l'emploi du cyrillique, de l'arabe, des caractères chinois ou japonais, pour ne citer qu'eux, est venu diversifier les recherches de contenu, mais aussi, en les précisant, les rendre plus complexes. Si, dans l'esprit, cette quête n'est ni plus ni moins difficile que l'utilisation d'un catalogue de bibliothèque comportant des ouvrages en plusieurs langues, on pouvait imaginer que la langue vietnamienne romanisée serait un atout pour une intégration accélérée et faciliterait les recherches, pour les noms propres tout du moins. Ce n'est pas le cas puisque la vietnamisation des termes étrangers, qui n'est pas chose nouvelle, constitue un obstacle réel. Revenons donc sur les principes qui la guident, et examinons s'ils conservent leur pertinence.

SINOGRAMMES ET CARACTÈRES NÔM, LANGUES ET FORMES ÉCRITES

Déjà du temps où l'on usait au Vietnam des caractères chinois, c'est-à-dire jusqu'au début du ^{xx}e siècle, ceux-ci, tout en gardant leur sens, disposaient d'une prononciation propre en Hán-Việt. Ainsi 北京 est-elle la « capitale du nord », que le pinyin rend en Beijing et le *quốc ngữ* en Bắc-Kinh. La démarche est ici transparente, le sens est maintenu et la prononciation ne s'écarte point trop de la langue d'origine. En caractères, lu par un Chinois comme par un Vietnamien, le terme reste un endonyme, prononcé en vietnamien, il devenait un exonyme.

Ceci avait alors peu d'importance car l'élite lettrée s'y retrouvait aisément. Toutefois, dans le but de conformer sa pensée à sa langue, il arrivait qu'un lettré d'antan veuille écrire un mot relevant du lexique proprement vietnamien sans employer un caractère chinois classique, comme pour mieux en souligner et le sens et la prononciation correcte. Il fallait alors créer des caractères appropriés, dit *nôm*, dérivés du chinois classique. Deux caractères étaient associés pour n'en former qu'un seul : une partie s'appliquait à définir le sens quand l'autre livrait des indications de prononciation, l'ensemble formant un caractère nouveau, combinant les composantes sémantique et phonologique. Par exemple, la montagne se dit *núi* en vietnamien courant, cependant les textes en chinois classique utilisaient le caractère 山 (*son*) ; pour rendre *núi* en caractère *nôm* il fallait accoler 山 (*son*), qui indique le sens, à 內 (*nôi*) qui indique à peu près la prononciation voulue et l'on obtenait 崗 (*núi*). Il va de soi que Chinois ou Japonais ne pouvait lire ces caractères.

Cette écriture « démotique » permettait de retranscrire les particularités de la langue vietnamienne et fut un temps utilisé, sans toutefois devenir la langue officielle en dépit de deux brèves tentatives³. Une poésie en *nôm* parlait bien plus à l'oreille d'un Vietnamien que son équivalent classique, en chinois pur, que seuls des lettrés maîtrisaient. Or ce *nôm*, dont l'usage est attesté dès le ^{xii}e siècle, ne fut jamais véritablement codifié. En effet, aucun dictionnaire de *nôm* ne peut prétendre à l'exhaustivité tant les caractères abondent et s'entrechoquent ; les lettrés, chacun à sa façon, les créaient au besoin ; si certains d'entre-eux étaient d'usage courant, d'autres dépendaient uniquement de la façon dont l'auteur entendait le terme et décidait de le retranscrire.

Et pourtant, l'étude des textes nous apprend que cette mise en caractères *nôm* répondait à une nécessité quand la prononciation d'un terme, sans équivalent en chinois classique, méritait d'être préservée, le devait même. Le meilleur exemple nous est donné dans les récits d'opérations militaires menées dans les confins frontaliers. Le soldat devant s'orienter sur le terrain devait être en mesure de demander son chemin en des temps de cartographie hésitante. Pour cela, il devait coller à la prononciation locale des toponymes sous peine de se perdre. De manière systématique, les toponymes d'origine thaï ou lao, mais aussi, plus près du delta, les termes vernaculaires vietnamiens préférés aux termes officiels, étaient systématiquement notés en *nôm*. La dimension pratique de cette transcription de la langue vernaculaire qu'est le *nôm* est ainsi avérée. Par ailleurs, il faut aussi considérer qu'une minorité lettrée pouvait de la sorte se faire entendre d'un public ne maîtrisant pas son système d'écriture, ou plus simplement non alphabétisé.

Quoi qu'il en soit, la connaissance et l'emploi du *nôm* restaient marginaux, car soumis à la connaissance préalable du chinois classique. Même si des pièces majeures de littérature ont donné au *nôm*, et donc à la langue vietnamienne, ses lettres de noblesse – on songe aux poèmes de Hồ Xuân Hương et plus encore au roman emblématique qu'est le *Truyện Kiều* de Nguyễn Du – il n'en demeure pas moins que l'écrit restait profondément marqué par la prégnance et la prééminence de la langue noble et de son écriture, celle des textes officiels, du canon confucéen et des textes bouddhiques. Le vietnamien restait une langue parlée, non codifiée, sujette à de fortes variations selon les régions et les classes sociales, mais sa vigueur assurait sa pérennité⁴.

De fait, il n'y eut pas à l'époque impériale d'équivalent vietnamien de l'ordonnance de Villers-Cotterêts (1539) imposant dans le royaume de France l'emploi du français dans les actes civils au détriment du latin. Au Vietnam, peu ou prou, le chinois classique resta la langue administrative de référence jusqu'au début du *xx*^e siècle, puisqu'elle seule était requise lors des concours de recrutement des mandarins.

LE QUỐC NGŨ ET LA PREMIÈRE INTÉGRATION DE TERMES OCCIDENTAUX

Dans une étude récente, Mme Cao Việt Anh consacre un chapitre aux premières tentatives vietnamiennes visant à transcrire les termes français (Cao Việt Anh 2006). Au terme de la mission diplomatique menée en France en 1863 par Phan Thanh Giản, Phạm Phú Thứ et Ngụy Khắc Đản, ce dernier a rédigé une relation de voyage (如西記 *Như Tây ký*) qui fait un usage extensif d'une transcription en caractères des toponymes, et de bien d'autres termes encore⁵. Égrenant les étapes de son itinéraire, les sites remarquables, les protagonistes et les institutions, l'auteur confronté à un monde exotique s'applique à en rendre les termes à l'aide d'une transcription aussi fidèle que possible de la phonation originale. Usant pour ce faire de caractères chinois, mais plus encore de la souplesse que procure le *nôm*, il démontre les vertus plastiques d'une écriture certes non normée mais qui s'accorde à la création de néonymes tout autant qu'elle facilite une notation adaptée à la reproduction immédiate d'un terme intelligible par l'auditeur.

Au début du *xix*^e siècle, l'éventail des contacts du Vietnam avec les pays étrangers s'est considérablement étendu. Ces relations s'accompagnèrent d'un transfert de connaissances qui impliqua l'introduction de termes importés alors retranscrits sous une forme hésitante et quelquefois surprenante, tributaire du parcours des mots. À titre d'exemple, rappelons que les missionnaires chrétiens avaient depuis longtemps traduit la bible en chinois, et que c'est par ces écrits que la Cour et les lettrés vietnamiens eurent vent de cette religion nouvelle. Jésus était retranscrit par les caractères 耶穌 (pinyin *Yē sū*), qui peu ou prou livrent en chinois mandarin une prononciation approchant de l'ĭēsōūs d'origine. Toutefois, prononcés en Hán-Việt, ces mêmes caractères se lisent « Gia-tô ». Les textes impériaux fustigeant la « doctrine perverse de Gia-tô » ont donc eu cours jusqu'en 1884 et ce n'est qu'ultérieurement que Giê-su s'est substitué à Gia-tô et que Gia-lêm (Jérusalem) est entré dans le lexique, quand précisément les prêches auprès des populations eurent raison de l'appréciation distanciée du palais.

La romanisation de l'écriture vietnamienne, entérinée par sa codification que nous devons à Alexandre de Rhodes (1593-1660) et aux missionnaires portugais, fit entrer de plain-pied la langue vietnamienne dans le domaine écrit⁶. Conçu par des linguistes jésuites, forts d'une expérience de vingt ans au Japon (et la création du rômaji), le vietnamien romanisé était à l'origine destiné à faciliter la propagation des textes chrétiens. Le chinois, ou *chữ nho*, restait l'écriture savante en vigueur dans ce qui restait d'administration impériale. Puis, en 1919 le vietnamien romanisé, désormais devenu l'expression écrite de la langue nationale (*quốc ngữ*), devint la norme dans le système scolaire colonial alors que, dans le même temps, cessèrent les concours pour le recrutement des mandarins qui s'effectuaient en chinois, donc en usant des sinogrames. Plutôt que d'envisager une alphabétisation de masse, ce choix répondait à la nécessité de former des interprètes pour l'administration coloniale et présentait pour les colonialistes l'avantage de détacher les Vietnamiens des textes en caractères chinois, et plus particulièrement des ouvrages modernistes venus de Chine après la révolution de 19117. Notons que la romanisation induit cependant une source de confusion et un certain appauvrissement de l'expression écrite par la multiplication d'homonymes, là où le chinois comportait une gamme de caractères différenciés pour une prononciation identique.

La langue vietnamienne s'est alors remodelée par la diffusion de l'écrit et plus particulièrement grâce à l'apparition d'une presse employant le *quốc ngữ*. Le rôle majeur joué par Nguyễn Văn Vĩnh, que l'on s'accorde à reconnaître comme le père de la presse vietnamienne moderne, doit ici être souligné. Avant lui, les règles de syntaxe restaient floues, la ponctuation hésitante, toutes pratiques héritées du temps où l'on écrivait en caractères chinois. On s'étonne parfois des difficultés de compréhension que nous éprouvons à la lecture des textes antérieurs aux années 1920. L'expression écrite bénéficia dès lors d'un perfectionnement rapide et la littérature vietnamienne créa ses propres styles. Les romans et nouvelles mêlaient la modernité des situations à un romantisme qui, pour être en vogue à cette époque en Europe, parlait au cœur du public vietnamien. Les mouvements littéraires des années 1930, le groupe *Tự lực văn đoàn* notamment, privilégièrent la clarté du propos en une langue concise, aux phrases réagencées et au vocabulaire dépouillé des termes ampoulés issus du Hán-Việt.

Qu'est-ce qu'un mot? A-t-il un sens en soi, ou prend-il sens dans son contexte? Déjà ardue à propos des langues occidentales, la question semble sans fin dès lors que l'on cherche à trouver un équivalent du « mot » dans nombre de langues asiatiques. Elle est rendue plus complexe encore par la segmentation des termes, précisément en vertu des particularités de la langue vietnamienne. Elle est certes isolante, donnant d'ailleurs cette apparence « xénique » aux termes importés. Faussement présentée comme monosyllabique, on constate que la majorité des expressions (80 %) est dissyllabique (Nguyen Doan 2009). Le rôle de l'espace est donc capital dans la version romanisée du vietnamien *quốc ngữ*. Les textes anciens en caractères chinois sont souvent dépourvus de ponctuation; mais un espace n'indique pas nécessairement la fin d'un mot, ou d'une expression, c'est le contexte qui éclaire le lecteur. Jadis, pour éviter que cet écueil ne persiste dans le *quốc ngữ*, certains dictionnaires y avaient remédié en introduisant un tiret (-) au cœur des associations considérées comme insécables, notamment étrangères (Án-đô pour Inde ou La-mã pour Rome

dans le dictionnaire de Đào Duy Anh de 1936). Nombreuses furent les maisons d'édition, et notamment l'EFEO, à suivre cette règle qui fut rapidement abandonnée au Nord-Vietnam après 1954 alors qu'elle perdura au Sud-Vietnam jusqu'en 1975, en particulier pour les toponymes et patronymes (Tào Trang 1942 : 8).

Puis vinrent les années 1930-1945, et l'apparition de nouvelles revues maniant les idées et la langue, approfondissant la forme et le fond, précisant les concepts et donnant une nouvelle profondeur à une écriture vietnamienne qui, toutefois, restait marquée par des influences et des parasitages étrangers, français et chinois pour la plupart. Ainsi la revue *Thanh Nghi*, publiée à Hanoi, dont les contributeurs traduisaient et commentaient Anatole France mais aussi Luxun, témoignait de la large culture de ses rédacteurs. Ils livraient au public vietnamien des auteurs qu'ils avaient lus dans le texte, forts qu'ils étaient d'une formation classique chinoise qui ne s'était point totalement perdue chez les élites, ainsi que d'une connaissance du français appris dans les amphithéâtres de droit à l'université indochinoise. On constate que les termes étrangers suivaient alors une règle adaptée à un public éduqué et francophone. Le Hán-Việt transcrivait les titres d'ouvrages chinois mais, pour leurs équivalents français, les noms d'auteurs n'étaient pas transformés. Lorsqu'il s'agissait de concepts nouveaux, ou abstraits, une traduction vietnamienne était avancée (l'expression française restant entre parenthèses). La question terminologique restait cependant au cœur des préoccupations, comme en témoignent les articles de la revue *Nam Phong*⁸. Certains jugeaient les expressions françaises trop difficiles à prononcer, comme hors d'atteinte du locuteur vietnamien moyen, arguant qu'à choisir entre deux mots, il valait mieux en l'occurrence préférer le terme d'origine chinoise.

Cet échange interculturel dans un contexte colonial était cependant limité et univoque, sans doute les Français, dont le nombre ne dépassa jamais 35 000 dans l'ancienne Indochine, étaient-ils trop peu nombreux pour qu'un véritable échange opérât. Les Vietnamiens éduqués intégraient des termes et des concepts français, mais l'inverse était rarissime. Au vu du nombre considérable de termes arabes intégrés à la langue française au cours de l'époque coloniale, plusieurs centaines (flouze, bled, bakchich, taboulé et autre sirop), on doit constater que les mots vietnamiens admis dans la langue française sont en nombre compté : « cagna » pour (*căn nhà*, maison, paillotte) et « niakoué » (*nhà quê*, paysan, péquenaud) ; et encore relèvent-ils souvent du registre argotique voire injurieux. Restent, mais comptent-ils vraiment, certains termes culinaires, du *nem* au *phở*, appris au restaurant à la lecture des menus.

TERMINOLOGIE ET VIETNAMISATION DE LA LANGUE

Après 1954, la République démocratique du Vietnam eut à cœur de purger la langue nationale des termes français pour leur substituer des termes « purement » vietnamiens. Ne subsistèrent que certains termes techniques (notamment dans les domaines de la mécanique, de la construction, de la couture, etc.). D'autres mots, vietnamiens ceux-là, tombèrent en désuétude pour s'accorder à l'idéologie et aux temps nouveaux (la Mairie, *Thị trường* le céda au Comité populaire *Ủy ban nhân dân*), souvent empruntés, mot pour mot, du lexique en usage dans la Chine communiste.

Et pourtant, la vietnamisation des noms s'est considérablement accélérée lors des cinquante dernières années. L'ensemble du panthéon communiste – Karl Marx

(Các Mác), Engels (Ang Ghen) et Lénine (Lê nin) – est ainsi passé à travers le filtre de l'oreille pour être retranscrit en *quốc ngữ* de la manière la plus approchante. Leur expression fut généralement vietnamisée en deux syllabes (Friedrich Engels perdant ainsi son prénom quand Karl Marx gardait le sien et recevait des tons en sus). Dans tous les cas, les termes étrangers introduits dans la langue vietnamienne ne sont pas l'objet d'une transcription mais bien d'un procédé de translittération phonologique (et non phonétique) puisque les graphèmes sont souvent délaissés et que les phonèmes choisis dépendent de la langue cible, auxquels on rajoute des tons le cas échéant. Le vietnamien, langue isolante, aux termes souvent bi-syllabiques, opère de plus un tri qui conduit dans bien des cas à l'omission d'un ou plusieurs éléments du terme d'origine.

Enfin, après 1986, la période de renouveau (*đổi mới*), caractérisée par des contacts accrus avec l'étranger dans tous les domaines, mais avant tout dans celui de l'économie, a vu un nombre considérable de termes, principalement anglais, forcer leur chemin dans la langue vietnamienne et y prendre place, au point de susciter la composition de dictionnaires spécifiques (*Việt ngôn ngữ học* 2008). Ce n'est pas uniquement dans les mots techniques importés comme l'objet qu'ils désignent que vient se nicher l'étranger et parfois l'étrange. Depuis quelque temps, prospèrent les acronymes des organismes internationaux : SEAgames, ASEAN, APEC, etc. Intégration régionale oblige, ils sont repris tels quels dans la presse, sur les panneaux et les banderoles de la propagande d'État. Nous avons interrogé des passants alors que se déroulait le sommet à Hanoï en 2006 : que signifie APEC ? Au mieux, 1/10 pouvait expliquer clairement de quoi il s'agissait, et rares étaient ceux à y reconnaître *Asia-Pacific Economic Cooperation*. C'est un fait, la quasi-intégralité des acronymes comme des néonymes est issue de la langue anglaise. Certains ne posent pas de problèmes de lecture (ADN, CPU, etc.), d'autres, tel AIDS, acronyme pourtant malaisé à prononcer pour un Vietnamien, a ainsi largement supplanté le terme SIDA qui prévalait il y a encore 15 ans.

La presse et la télévision ont été les premiers media concernés, les plus à même de vulgariser termes et acronymes, mais aussi les premiers à être mis en cause sur leur rôle, plus ou moins actif et plus ou moins conscient, dans ce que d'aucuns qualifient d'appauvrissement de la langue nationale. On s'est interrogé sur les motivations entraînant cette introduction du vocable étranger, sur l'éventualité d'une carence lexicale de la langue vietnamienne, sur la moindre réactivité des « créateurs de mots » et la responsabilité des organismes à qui revient la tâche de trouver des équivalents vietnamiens appropriés et commodes, ou plus prosaïquement sur un phénomène de mode. Les causes sont rarement uniques et peuvent se combiner. Un article du linguiste Trần Thanh Ái souligne d'ailleurs que l'expression *từ ngữ nước ngoài* (mots étrangers) est utilisée pour désigner presque exclusivement les toponymes et les anthroponymes étrangers au point de laisser penser qu'une fois cette question réglée, celle des emprunts étrangers le serait aussi. L'auteur déplore que les différentes circulaires d'État se contentent d'aborder cet aspect et négligent le problème, autrement plus difficile à régler, des « mots étrangers pour désigner les choses vietnamiennes ou vietnamisées » (Trần Thanh Ái 2002).

Chaque langue soucieuse de se pérenniser tend à résister aux emprunts et à renforcer son lexique propre. Pour certains pays, comme l'Islande et ses 300 000 habitants,

déjà largement bilingues anglophones, la création systématique de néonymes relève de la survie de la langue, laquelle est un élément fondamental de l'identification nationale. Il en découle une politique de l'État visant à tout traduire pour que l'islandais puisse demeurer une langue dynamique et moderne.

Ailleurs, et notamment au Vietnam, où la survie de la langue n'est pas menacée, on évoquera aussi une certaine pureté de la langue qui conduisit, dans les années 1950-1960 à une épuration des termes étrangers. Dans un blog, Đông Phong nous rappelle à ce propos que la politique menée par la « République démocratique » lors de la guerre d'indépendance visait à promouvoir l'usage de mots typiquement vietnamiens, en excluant, lorsque faire se pouvait, les termes issus du Hán-Việt, à l'emploi complexe, donc « bourgeois ».

Ainsi on dit, par exemple: *nhà nước* au lieu de *quốc gia* (État), « Người Việt Nam Ở Nước Ngoài » au lieu de « Việt Kiều » (Vietnamiens vivant à l'étranger), etc. Mais depuis ces dernières décennies, les media ont popularisé des néologismes qui sont des traductions d'expressions chinoises, comme: *tham quan* au lieu de *viếng* (visiter), *tư duy* au lieu de *tư tưởng* (pensée, opinion), etc. (Đông Phong 2010)

Furent aussi expurgés les mots français inclus au lexique que quatre-vingts années de présence coloniale avaient inévitablement amenés. Cette politique obtint des résultats variables et certains termes d'origine française sont restés. Les emprunts lexicaux relèvent avant tout de domaines précis, techniques, liés à des objets ou des disciplines inconnues avant l'arrivée des Français. Tout conducteur parlant français saura faire réparer son véhicule car, du segment au pot d'échappement, presque tous les termes lui sont acquis pour peu qu'il en vietnamise la prononciation. Plus révélatrice est la question des termes médicaux qui opèrent une distinction nette entre les usages, pathologies et produits issus de la pratique et de la pharmacopée chinoises (essentiellement en Hán-Việt) et ceux apportés par la médecine occidentale. Ces derniers, presque tous d'origine française, mais vietnamisés dans leur prononciation, indiquent clairement qu'il s'agit d'un placage, tant leur signification reste transparente: *áp xe* pour abcès, *vaccin* (vaccin), *urê* (uré), *mêlanôm* (mélanome) (Trần Đức Tuấn 1999).

PATRONYMES ET TOPONYMES ÉTRANGERS EN VIETNAMIEN

Pour des raisons historiques, les toponymes, les noms de pays notamment, sont souvent entrés dans la langue vietnamienne par le biais du chinois. Mais si ce dernier opère par transcription phonétique, gardant une prononciation approchante de la langue source, son imitateur vietnamien reste prisonnier de son mode de lecture Hán-Việt qui, parfois, l'en éloignera. Le Mexique, « México » en espagnol, a ainsi sa transcription phonétique en chinois 墨西哥. Ces caractères lus en Hán-Việt nous donnent Mễ-Tây-Cơ car le caractère 西 (signifiant « ouest », translittéré *xī* en pinyin) se lit en Hán-Việt « *tây* », ce qui fait perdre le lien souhaité avec la langue source. Aussi, préférera-t-on la transcription phonétique Mê-hi-cô. En pratique, les deux systèmes cohabitent, à la fois des transcriptions (Bồ Đào Nha pour Portugal, Tây Ban Nha pour Espagne, Thổ Nhĩ Kỳ pour Turquie) et des transcriptions phonétiques (An-giê-ri – Algérie, Tuy-ni-di – Tunisie ou Ca-na-đa – Canada)⁹.

Pour le nom d'autres pays, la question est la suivante : doit-on coller à la prononciation étrangère, quitte à vietnamiser outrancièrement sa transcription (Ac Hen Ti Na pour Argentina) ? Ou doit-on s'attacher au sens et traduire ? Ce qui nous donnera, par exemple, à propos de la Côte d'Ivoire, en français puisque c'est la langue officielle du pays, une traduction littérale en Bờ Biển Ngà pendant la coupe du Monde de football, mais que la mappemonde nous livre toujours en Côt Đì Voa. Ou, enfin, faut-il respecter la graphie d'origine, au risque de ne pas savoir comment la prononcer (ex. Lichtenstein) ? Le dictionnaire des expressions idiomatiques et proverbes en sino-vietnamien (Hán – Việt) (Trần & Nguyễn 2003) procure en annexe une liste des pays et de capitales mettant en correspondance le nom étranger, sa prononciation en vietnamien *quốc ngữ* ainsi qu'en caractères *hán* (*id.*). Ici, l'ensemble des termes est issu d'une transcription phonétique.

À propos des pérégrinations lexicales des toponymes, soulignera-t-on, cela fait longtemps que de tels errements existent, puisque dans toutes les langues, endonymes et exonymes donnent lieu à un chassé-croisé. En français, London est ainsi Londres, Aachen devient Aix-la-Chapelle et Torino se mue en Turin. Dans le sens inverse, Lyons gagne un pluriel en anglais, Nice devient Nizza en Allemand, et Paris s'allonge en Parigi italien. Parfois, le nom international, si l'on peut dire, n'a rien à voir avec le nom officiel dans la langue du pays (e.g. Bangkok – Krung Thep)¹⁰. Outre que seuls les noms de pays et les villes les plus importantes sont touchés, la règle reste cependant de coller à l'écrit, autant que faire se peut, quand celui-ci est doté d'un script latin, qu'il soit officialisé comme le pinyin chinois ou admis par l'usage.

Dans le cas inverse, les toponymes vietnamiens les plus importants furent francisés. Le dictionnaire français, et donc l'expression écrite, admet ainsi Hanoi, Saïgon et Haïphong. Les patronymes, dépouillés de leurs tons il est vrai, sont gardés tels quels et les noms de Võ Nguyễn Giáp et Hồ Chí Minh sont compréhensibles par tous, Vietnamiens comme étrangers, même si ceux-ci ignorent généralement que Giáp doit se prononcer « zap ».

Est-il alors opportun de garder les signes diacritiques de la langue d'origine, dont on souligne qu'ils sont souvent inintelligibles dans la langue cible ? En procédant de la sorte, la capitale moldave de Chişinău devient Chisinau en français. Mais cette forme lexicalisée du terme roumain, pour être classique et simple, dûment agréée par l'Institut géographique national, l'Académie française ou encore le ministère des Affaires étrangères, démontre-t-elle une supériorité quelconque ? On évoquera alors des raisons pratiques et notamment l'utilitaire de frappe qui permet de l'écrire à l'aide d'un clavier. Mais cette excuse, jadis liée à l'usage des machines à écrire au nombre limité de lettres, n'a plus lieu d'être avec l'usage de polices Unicode. De la même façon que les capitales d'imprimerie doivent être accentuées en français, comme le font le *Journal officiel* ou *Le Monde*, les signes diacritiques des langues étrangères devraient être admis, ne serait-ce que pour éviter des confusions.

Délivrée des caractères par le *quốc ngữ*, la langue vietnamienne romanisée, et ses six tons indiqués par des signes diacritiques, manquera singulièrement de précision lorsqu'elle en est dépourvue. Sont-ils alors indispensables, y compris dans les textes destinés aux étrangers ? À la lecture de la presse, chacun constatera que la question est loin d'être tranchée. Ainsi, depuis une quinzaine d'années, le quotidien *Vietnam News* a-t-il choisi d'intégrer les termes vietnamiens dans leur graphie d'ori-

gine alors que son équivalent français, le *Courrier du Vietnam*, a pris l'option inverse et écrit noms propres et toponymes sans signes diacritiques. Tous deux dépendant de l'Agence vietnamienne d'information, on conçoit d'une part le flou qui entoure le sujet, tout en admettant, à l'usage, la supériorité du premier choix : évoquant un accident survenu à Phu Yen, le *Courrier du Vietnam* nous fera hésiter entre les localités de Phù Yên et Phú Yên, *Vietnam News* nous l'indiquera sans ambiguïté (enfin presque, les toponymes aux noms identiques étant fréquents dans ce pays).

L'EXCEPTION CHINOISE

Avec constance, et jusqu'à maintenant, les noms chinois continuent d'être transcrits en usant du Hán-Việt. Jiang Jieshi (connu en occident comme Chiang Kai Shek) est « traduit » en Trương Giới Thạch et Deng Xiaoping en Đặng Tiểu Bình. Cette fidélité aux caractères s'applique à la dénomination de certains pays (Corée du Nord et Japon) mais, notons-le, ne s'étend pas aux noms de leurs ressortissants et aux toponymes. En conséquence, Tokyo ne deviendra pas Đông Kinh et Séoul restera Sơ-un ou Xê-un, bien préférable à l'antique Thủ Nhĩ (首爾). Ainsi, seule la Chine (vn. Trung Quốc), bénéficie-t-elle d'une transcription complète en vietnamien. Cette règle, respectueuse des caractères et de leur sens, mais tout autant de la prononciation Hán-Việt d'antan, fait bien souvent un pied de nez à la phonologie (上海, Shànghǎi, est ainsi écrit Thượng Hải). Ce choix s'inscrit à rebours des règles de normalisation courantes, puisqu'il ne livre pas de prononciation approchante et qu'il reste incompatible avec le pinyin. Il relève d'une pratique ancienne qui ne fut jamais remise en cause et, dans le fond, ne pose pas d'inconvénient majeur car la langue cible, le chinois, et en dépit du pinyin, reste fort peu sujette à une transcription latinisée et nécessite la connaissance des caractères.

Plusieurs raisons concourent à cela, dont la première tient à l'appareil des deux langues, tant du point de vue sémantique que de la prononciation des systèmes tonique et syllabique. Le vietnamien comportant de très nombreux mots d'origine chinoise, environ 70 %, il semblait indiqué d'effectuer des emprunts supplémentaires au chinois dans bien des domaines. Bien plus sérieuse que la question des termes étrangers, celle de la terminologie technique (et plus tard idéologique) s'est tôt posée.

Poussons la curiosité et regardons les règles qui s'appliquent en Chine où un important travail de normalisation des toponymes étrangers a été effectué. Il ressort que les toponymes relevant de pays employant ou ayant utilisé les caractères chinois, soit le Japon, la Corée et le Vietnam, sont écrits en sinogrammes à la façon ancienne. De fortes disparités de prononciation entre langues cible et source se produisent alors : Séoul devenant 漢城 (*Hancheng*) « ville (sur le fleuve) Han », Tokyo restant 東京 (*Dongjing*) « capitale de l'Est » et Hokkaido 北海道 (*Beihaidao*) « province maritime septentrionale ». D'une certaine façon, on considère que les termes n'ont jamais quitté la sphère chinoise.

Ce n'est pas le cas des exonymes, toponymes d'autres pays qui sont sujets à des transcriptions phonétiques plus ou moins approchantes : Stockholm 斯德哥尔摩 (*Sidegermo*), New-York 纽约 (*Niuyue*), Berlin 柏林 (*Bolín*). Dans d'autres cas, c'est le sens qui sera privilégié, des parts de toponymes (île, montagne, baie, lac, etc.) seront traduites et intégrées à l'exonyme : Mont Blanc 勃朗山 *Bolang Shan*. Dans ce

dernier cas, « blanc » aurait tout aussi bien pu être traduit. Enfin, comme le signale l'article de Pierre de La Robertie (2005), d'où tous ces exemples sont tirés, certains toponymes étrangers disposent d'un nom chinois particulier, différent du nom d'origine tant dans son sens que dans sa prononciation. De la sorte nous avons : San Francisco 旧金山 (*Jiujinshan*) « vieille/or/montagne » ; Honolulu 檀香山 (*Tanxiangshan*) « santal/montagne ».

En règle générale, il n'y a pas de traitement homogène appliqué aux toponymes étrangers car de nombreux autres facteurs interviennent. Le poids de l'histoire joue à plein car il vient parasiter les efforts des partisans d'une simplification et notamment de l'organisme *ad hoc* des Nations unies (GENUNG : Groupe d'experts des Nations unies pour l'Uniformisation des Noms Géographique). Comme l'écrit Thierry Grass :

[...] la traduction étant une appropriation, plus un toponyme étranger aura de liens historiques avec une culture donnée, plus on aura tendance à le traduire et inversement. Ceci en dépit des recommandations des Nations Unies en matière de traduction des toponymes. (Grass 2006 : 660)

Pour ce qui est des noms propres étrangers, dont la difficulté tient souvent aux consonnes finales, chacun composait une transcription approchante. Vivianne Alleton nous apprend que le chimiste Mendeleïev, auteur du célèbre tableau périodique des éléments, n'avait pas moins de 28 transcriptions différentes de son nom en chinois (Alleton 1993 : 225).

NORME OU STANDARD ?

Au Vietnam, et jusqu'à très récemment, c'est la transcription des sons qui restait prioritaire, montrant ainsi un choix pour la communication orale par rapport à l'écrit, comme si certains principes avaient résisté à l'alphabétisation de masse et qu'il importait avant tout de bien prononcer et que les textes devaient être lus à haute voix.

Jusqu'à récemment, la règle concernant les termes étrangers était justement qu'il n'y en avait pas, ou du moins que les efforts gouvernementaux n'étaient pas suivis d'effets : la presse en est la démonstration flagrante. Après tout, si George Bush, l'ancien président américain, était doté d'un patronyme imprononçable (ce qui donne au mieux *bút*), pourquoi ne pas garder le script d'origine ? À cet égard, l'élection de son successeur Obama fut un bonheur pour les traducteurs et les présentateurs du journal télévisé. Les Vietnamiens qui connaissent l'anglais, de même que les étrangers, s'y retrouveront quand, pour le lecteur vietnamien, cela ne changera pas grand-chose. C'est du moins l'option récente du gouvernement qui encourage désormais à faire usage d'une graphie plus internationale, mais il reste à modifier les habitudes, lesquelles ont la vie dure.

Encore doit-on trancher entre deux options, la norme ou le standard. La première est une démarche volitive impulsée par des organismes étatiques qui imposent un choix : la norme institutionnelle. Laquelle répond à des principes et des règles préalablement établis par une institution de terminologie et néologie qui sera chargée de « créer » le mot ou l'expression idoine. C'est en principe la politique adoptée par le gouvernement vietnamien.

À l'inverse, le standard vise à distinguer, au sein des termes donnant lieu à des variations terminologiques, celui qui est le plus employé afin de le privilégier et de le promouvoir en norme. Une fois les critères de précision et de compréhension réunis, c'est la pratique, la commodité d'emploi et surtout la fréquence de l'usage, pour ne pas dire la popularité du mot, qui prévalent. Dans bien des cas d'ailleurs, il s'agira d'harmonisation graphique (doit-on écrire Yéc-Sanh ou Y-éc-Sanh pour Yersin).

C'est donc un terme déjà en usage qui est intégré au lexique et officialisé par l'usage, le dictionnaire par exemple, ou encore par une institution *ad hoc*. Dans les deux cas précités, tout dépend encore de choix de nature politique et/ou scientifique selon que l'on tendra vers une norme nationale, ce qui est une chose, ou bien d'une normaison s'efforçant de mettre en accord les termes trouvés avec une pratique plus internationale, plus unifiée, qu'exigent les disciplines scientifiques, médicales ou juridiques.

« La terminologie systématique est née sectorielle et elle le reste » nous affirme Pierre Lerat, puis, invoquant les mânes du pionnier allemand de la discipline, il poursuit « le souci de l'harmonisation des objets concrets (comme les arbres à cames chez Wüster) ou abstraits (comme la qualité dans la norme ISO 9000) reste le moteur principal de la normalisation terminologique à l'échelle mondiale » (Lerat 2009).

La règle veut que les termes nouvellement intégrés soient à la fois dénués d'ambiguïté, recouvrent l'intégralité du concept importé et, le cas échéant, mais ce n'est point une obligation formelle, initient un apparentement avec le terme de la langue source. En tous les cas, il reste nécessaire de concevoir une transcription aisément prononçable par les locuteurs, sans qu'elle soit toutefois trop éloignée de la pratique langagière sous peine d'être ignorée.

En son temps, le polytechnicien (mais aussi mathématicien, historien et linguiste) Hoàng Xuân Hãn avait dirigé un ouvrage resté célèbre (Hoàng Xuân Hãn 1942), qui n'est ni un dictionnaire à proprement parler, ni même un lexique, mais plutôt une liste de termes scientifiques, 6 000 au total, permettant de fixer une première norme en vietnamien à l'aide d'une véritable démarche de création terminologique. Telle qu'il l'a décrite, la méthode employée, wüstérienne avant la lettre, mêle traduction, translation et création de néonymes.

Il faut d'abord lever les ambiguïtés du terme de la langue source et distinguer les sens propres et figurés. Ici Hoàng Xuân Hãn prend tous les sens du mot « analyse » en français et convient que, selon que l'on parle de physique, de mathématique ou de philosophie, trois termes différents doivent s'appliquer. Puis, chaque fois qu'un terme n'est pas encore entré dans le lexique, et qu'il est à créer, il conviendra d'employer des radicaux (chinois) puisés dans les *chữ nho*. La question se posait cependant des préfixes et suffixes à employer.

Même dans le domaine scientifique, auquel pourtant il limitait son propos, la pratique se révéla plus forte que les choix logiques préconisés par Hoàng Xuân Hãn. Restèrent des termes qui étaient soit issus de la traduction comme *quang-phổ* (spectre

lumineux), *thế-năng* (énergie potentielle), soit de la phonétique : *mét* (mètre), *gò-rat* (grade), *at-môt-phe* (atmosphère) ou *cô-níc* (conique).

Au fil du temps, la systématisation de ces choix adaptés à l'échange scientifique a abouti à une normalisation presque transparente des unités : *héc* (Hz), *niuton* (N), *jun* (J); *oát* (W); *pascal* (Pa); *lumen* (lm); *lux* (lx); *culông* (C); *vôn* (V); *ohm* (Ω).

En réalité, puisque la terminologie vise à répondre à un besoin de l'expression de l'utilisateur :

Il y a plusieurs niveaux progressifs pour la norme. La norme communicationnelle découle d'une nécessité et la norme sociale dont la vocation est plus intégrative se trouve au niveau de norme institutionnelle. (Gaudin 1993 : 173)

Une approche sociolinguistique permettrait de comprendre à quelles logiques correspond l'intégration au lexique de tel ou tel terme étranger, puis de juger s'il s'agit d'une appropriation.

Entre notion et dénomination, le choix semble affaire de linguistes. Toutefois, comme nous avons pu l'entrevoir, la question de la langue reste au Vietnam un sujet hautement politique, et il appartient aux autorités de se prononcer avant que les « techniciens » puissent se mettre à l'œuvre. Pour répondre aux attentes de tout un chacun, convenons dans le cas qui nous intéresse qu'il serait de l'ordre d'une académie vietnamienne de trancher la question et des dictionnaires de la fixer dans la règle. De façon plus générale, la question pourrait être résolue par l'élaboration d'un véritable manuel des règles typographiques en usage au Vietnam, qui viendrait dénouer pour un temps l'épineuse question de l'utilisation des majuscules (dont l'inflation constante finit par nuire à ce que l'on entend mettre en exergue) et simplifier d'autant la vie des rédacteurs.

CRÉER UNE PRATIQUE ADAPTÉE À L'OUTIL INFORMATIQUE

Entre respect de la forme d'un côté, ou goût d'une prononciation approuvée de l'autre, il ne s'agit pas d'options aux conséquences égales, résumant deux façons d'appréhender le problème, comme si peler une orange dans un sens ou dans l'autre donnait finalement un résultat identique. Au vu de la nature particulière d'internet, ce choix pose un problème nouveau à l'utilisateur vietnamien : pour exploiter le réseau, il faut s'adapter à la règle majoritaire sous peine de se limiter aux seules pages web en vietnamien.

C'est clairement devant l'outil informatique que le cas du Vietnam se pose avec une acuité particulière. Internet, machine américaine, a été conçue pour l'anglais. Désormais, l'intérêt étant précisément de pouvoir étendre la recherche bien au-delà des frontières, c'est donc dans une forme de langue commune que le chercheur ira chercher « Karl Marx » et sous cette graphie unique. La langue vietnamienne latinisée s'y prête assez bien. Ce qui fait que les étrangers, en tapant « Dien Bien Phu » sur leur clavier, sans les tons notons-le, ont toute chance de trouver une quantité considérable d'informations. Néanmoins, et jusqu'à présent, les catalogues auteurs des bibliothèques vietnamiennes n'ont pas pris en compte cette évolution. Le décalage ne fit que s'amplifier lorsque ceux-ci furent mis en ligne, comme celui de la Bibliothèque nationale du Vietnam ou encore celui de l'Institut d'Information en sciences sociales.

Admettre la nécessité de cette concordance revient à souligner l'énormité de la tâche à entreprendre. Dans un premier temps, elle implique un réapprentissage d'un certain nombre de noms, déjà connus du lecteur mais qu'il lui faut désormais mémoriser dans sa graphie latinisée internationale. Du coup, c'est l'ensemble des manuels scolaires qu'il faudrait reconsidérer afin que les jeunes générations puissent mémoriser une fois pour toutes les noms utiles (de Socrate/Xô-crât à Edison/Ê-di-son, mais étrangement pas Einstein qui ne dispose que d'une seule graphie).

Avant de répondre à ces attentes récentes, nos collègues informaticiens ont songé depuis une vingtaine d'années à donner une réponse technique aux problèmes rencontrés par la langue vietnamienne. Dans un premier temps, il fallut régler l'épineuse question du codage des signes diacritiques et des quelque 72 voyelles phonologiques. En rajoutant les consonnes de base, les chiffres et certains signes de ponctuation indispensables, c'est au bas mot 105 cases qu'il fallait trouver, sans préjuger de la casse puisque les capitales nécessitent des polices appropriées. Faute de place, la première réponse apportée consistait à utiliser l'ensemble des 125 cases disponibles du standard américain ASCII, quitte, pour ce faire, à réaffecter des positions normalement réservées dans la table aux caractères de contrôle (les positions 2 à 64). Imparfaite, cette méthode permettait certes un codage au forceps du vietnamien mais compliquait singulièrement les textes incluant des termes étrangers et, partant, de lettres dont la position avait entre-temps été réaffectée. Le VISCII (Vietnamese Standard Code for Information Interchange), étendant les capacités de l'ASCII, dut donc évoluer pour se mettre en conformité avec les normes ISO, et s'acheminer vers la solution d'un codage Unicode. En résumé, les 12 voyelles de base (a, â, ã, e, ê, i, y, o, ô, õ, u, u) sont représentées sur un seul caractère codé sur 8 bits. Les autres voyelles, accentuées donc, peuvent être composées en combinant deux caractères sur 8 bits chacun.

Standardisation, puis normalisation et enfin compatibilité sont donc les maîtres mots d'une intégration qui ne saurait faire de l'informatique vietnamienne une exception. Il reste cependant à faire interagir des langues si diverses par nature.

La question des adresses de site (URL) en vietnamien se posera très vite. En principe, rien ne s'oppose à cette pratique puisque viennent d'être autorisés les caractères chinois, autrement plus complexes à intégrer. Ainsi le Hong Kong Internet Registration Corporation Limited admet « 公司.hk » équivalent à « .com.hk ». Évoquant la pureté et la précision de la langue, certains seront tentés par l'exercice. Mais celui-ci comporte un revers. Simpliste, le système antérieur n'admettant que les lettres de l'alphabet anglais, à l'exclusion des accents. Faisant fi de la babélisation linguistique, il présentait l'avantage de la simplicité. Cette variété d'espéranto du net, connue de tous quoique dénotant une hégémonie anglo-saxonne, permettait néanmoins une large inter-connectivité, une volonté d'ouverture. L'intégration d'autres scripts implique l'effet inverse, repousse la globalisation et referme cet espace. Mais est-ce si grave ? Une page URL, même dotée d'une adresse normalisée et latinisée, peut déboucher sur une page intégralement en caractères chinois, arabes, cyrilliques, thaïs etc., donc inintelligible pour beaucoup. Comme une bibliothèque dont les ouvrages en langue étrangère porteraient sur la tranche les titres dans ladite langue. Ce qui est gênant dans ce cas, c'est la normalisation qui ne manquera pas de s'ensuire.

La production scientifique témoigne que les informaticiens, associés aux linguistes, travaillent depuis quelque temps sur ce qu'il est convenu d'appeler l'alignement multilingue (Biggi & Le 2008). Nul ne doute qu'ils parviendront à leurs fins et que des procédés automatiques aboutiront à une normalisation de l'ensemble en permettant de substituer un mot à un autre. Mais tout n'est pas affaire de technique et cette méthode montre rapidement ses limites : comme tout système de traduction automatique, il est paresseux, se limitant souvent à la traduction la plus courante. On se rappelle que Google, dans sa traduction de l'anglais au français, nous propose pour « Michael Jackson fan » le souriant « Michael Jackson ventilateur ». Peu nous chaut qu'un système puisse traduire Son Tâ en « mont de l'ouest » s'il n'est pas à même de reconnaître la province portant ce nom, et que dira-t-il alors des frères Tâ Son ?

Quoi qu'il en soit, les spécificités culturelles seront toujours sensibles. Ne serait-ce que dans les domaines techniques, comme dans la manière d'écrire les chiffres, les noms (les Vietnamiens comme les Hongrois ou les Chinois placent leur patronyme avant leur prénom), ou les unités de mesure (Libéria, Birmanie et USA sont les seuls pays à n'avoir pas adopté le système métrique), etc.

« Comment “les gauloises bleues” sont-elles devenues “les filles françaises en vêtement bleu ?” » se demandait un chercheur vietnamien (Vu Van Dai 2007), remettant au premier plan la question fondamentale des références culturelles. Traduction littérale ou traduction libre ne résument pas un choix entre fidélité à la forme ou au fond, ni même au dilemme : adaptation ou traduction. La question de la traduction adaptée à des « types de langues irrévocablement distincts » dépasse largement le cadre de cet article. Claude Hagège en a, du reste, savamment résumé les termes, évoquant « l'irréductibilité de la morphologie » tout autant que « la diversité des territoires sémantiques » (Hagège 1987). La traduction littéraire est donc, au mieux, une recreation partielle à laquelle se livre le traducteur. Des logiciels en sont-ils capables ? L'avenir le dira.

Déjà pâlit l'étoile de l'anglais qui, jusque-là, restait peu ou prou la « lingua franca » d'un web monolingue. En 2000, 78 % de l'ensemble des sites Web et 96 % des sites d'eCommerce étaient en anglais. Trois ans plus tard, cette langue représentait moins de la moitié des sites et la tendance s'accroît ou, pour être plus précis, s'ajuste aux capacités croissantes des pays émergents fortement peuplés à produire des contenus dans leur propre langue. D'évidence, ils répondent aux attentes de leurs lecteurs et l'emploi d'une langue adaptée leur « parle » mieux que l'anglais globalisé. Ce n'est pas à dire que l'Indien ou le Danois éduqué négligera les pages dans cette langue qu'ils maîtrisent, mais il y a fort à gager qu'il leur préférera les sites dans sa propre langue. Les spécialistes du marketing l'ont bien compris : lorsqu'il s'agit d'acheter en ligne, la langue nationale prime toujours, aussi toutes les compagnies d'eCommerce disposent-elles de services adaptés qui ne se contentent pas seulement de traduire le contenu, mais tentent de lui donner des inflexions linguistiques et culturelles adaptées à chaque pays.

POUR NE PAS CONCLURE

Nous avons tous fait l'expérience de ces restaurants chinois quand, à la lumière clignotante de l'enseigne en caractères, le charme du chop suey reste une perpétuelle

redécouverte. Les deux élégantes peintes par Édouard Hopper dégustent-elles le plat original, sur son lit de nouilles, ou bien la variante américanisée, riz et choux-fleurs, légèrement sucrée? Selon la ville du monde où nous commandons ce plat, sa fragrance et sa composition varieront en fonction des attentes du client amateur d'exotisme culinaire et de l'empressement du patron à s'y plier. Afin de ne point heurter les papilles néophytes, le commerçant accommodera les saveurs pour leur plaisir, sacrifiant la recette millénaire à la bonne marche des affaires.

Il en va des mots comme des plats, ne se retient que ce que l'on a en bouche, ce que l'on goûte et que le palais ou l'oreille perçoit comme agréable ou intelligible. Les restaurateurs comme les plateformes multilingues du web de demain savent que, d'une culture à l'autre, la diffusion culturelle s'accompagne de nécessaires aménagements. Ils ont adopté la formule du chancelier Willy Brandt: « Je vous vends quelque chose, je parle votre langue. Si j'achète, alors vous devez parler allemand¹¹. »

La plasticité de la langue vietnamienne, voire son indécision concernant les termes étrangers, précisément par son absence de normalisation, peut se révéler un avantage lorsqu'il s'agit de faire évoluer une pratique. À cet égard, depuis 2012, les noms propres étrangers sont orthographiés d'une façon normalisée dans les pages Wikipedia en vietnamien, qui dès lors ne retiennent que la graphie internationale latinisée avec, parfois mais ce n'est pas une obligation, une indication de l'ancienne transcription en *quốc ngữ*. Pour récente qu'elle soit, cette évolution semble significative tout comme l'est l'apparition dans la presse vietnamienne de la graphie correcte de Manchester (préférée à Man Che to), qui nous rappelle que les mœurs précèdent la norme. Nombreux au Vietnam, les amateurs de football qui suivent en direct les matchs de la ligue anglaise, ayant tôt fait d'intégrer la graphie exacte des clubs et des noms des joueurs, ont rapidement délaissé les graphies approximatives quand, dans le même temps, le commentateur vietnamien leur livrait une prononciation plus ou moins fidèle de la prononciation dont il faut user, comme dans les autres pays en somme. Faisant pièce au système fermé privilégiant l'entre-soi qui prévalait jadis s'ébauche une ouverture linguistique de la langue vietnamienne aux termes étrangers en phase avec l'évolution récente du pays et les aspirations de sa population.

Notes

1. La translittération est l'opération qui consiste à substituer à chaque graphème d'un système d'écriture un graphème ou un groupe de graphèmes d'un autre système, indépendamment de la prononciation. Elle dépend donc du système d'écriture cible, mais pas de la langue. La transcription est l'opération qui consiste à substituer à chaque phonème (on parle alors de transcription phonologique) ou à chaque son (transcription phonétique) d'une langue un graphème ou un groupe de graphèmes d'un système d'écriture. Elle dépend donc de la langue cible, un unique phonème pouvant correspondre à différents graphèmes suivant la langue considérée. Par exemple le patronyme Горбачёв devra être translittéré Gorbáčëv selon la norme ISO 9 (équivalence un caractère unique ≡ un caractère unique: à tout ç doit correspondre un ч et inversement), mais pour les transcriptions nous trouvons Gorbachof, Gorbachof ou encore Gorbatschow, selon la langue du transcripteur (équivalence phonétique approximative en tenant compte des usages de la langue cible, ici respectivement le français, l'anglais et l'allemand). Cf. http://fr.wikipedia.org/wiki/Transcription_et_translittération, consulté le 9/3/2015.

2. Cf. l'article de Hà Ánh & Minh Luân, « “Loạn” phiên âm » [« désordre » de la transcription phonétique] *Thanh Niên*, 2/5/2012, et les nombreuses réactions dans les pages du quotidien les jours suivants.
3. La dynastie Hồ (1400-1407), puis plus tard les frères Tây Sơn (1788-1802) tentèrent de promouvoir le *nôm* mais, vu la brièveté de leur établissement, leur tentative ne dura pas.
4. Ou, pour reprendre la formule de Phạm Quỳnh, « *Truyện Kiều còn, tiếng ta còn; tiếng ta còn, nước ta còn* » [Tant que le *Truyện Kiều* perdure, notre langue dure; tant qu'elle dure, ainsi va le pays].
5. Le manuscrit de 180 pages est conservé à Hanoi à la bibliothèque de l'Institut d'études classiques (Viện Hán-Nôm), voir le texte qui lui est consacré (Nguyễn Kim Oanh 2002). En traduction, nous ne disposons que de la relation de voyage de son compagnon Phạm Phú Thứ, *Nhật ký đi Tây* [carnet du voyage à l'Ouest], traduction par Quang Uyển, 1999, Nxb Đà Nẵng,
6. Alexandre de Rhodes, *Dictionarium Annamiticum Lusitanum et Latinum*, Rome, 1651. Notons qu'il s'agit en réalité d'un travail collectif puisque Alexandre de Rhodes a repris les travaux des jésuites Francesco de Pina (1588-1625), Christoforo Borri (1583-1632), Gaspar de Amaral (1592-1646) et Antonio Barbosa (1594-1647).
7. Le premier ouvrage publié en vietnamien romanisé est un « Catéchisme à l'usage des chrétiens vietnamiens en latin et annamite ». *Catechismus pro ijs qui volunt suscipere Baptismum in octo dies divisus. Phép giảng tám ngày cho kẻ muốn chịu phép rửa tội, mà bẻo đạo thánh đức Chúa Bỡi*. Rome, Progaganda Fide, 1651, 323 p.
8. “Bản về tiếng An nam”, *Nam Phong*, n° 22, 1919.
9. Pour une liste rapide des exonymes en vietnamien, voir les informations du World Heritage Encyclopedia ou, pour plus de commodité, le site <http://www.hawaiiilibrary.net/article/whebn0023464178/vietnamese%20exonyms>.
10. Connue de l'étranger sous le nom de *Bangkok* (บางกอก), la ville est dénommée *Krung Thep Maha Nakhon* par les Thaï. Il s'agit d'une formulation abrégée du nom cérémonial et propitiatoire qui fut donné à la ville dans sa version définitive, par le souverain Mongkut (Rama IV) au XIX^e siècle (กรุงเทพมหานคร อมรรัตนโกสินทร์ มหินทรายุธยามหาดิลก ภพนพรัตนราชธานีบุรีรมย์ อุดมราชนิเวศน์ มหาสถาน อมรพิมาน อวตารสถิตย สักกะทัตติยะ วิษณุกรรมประสิทธิ์), soit, peu ou prou, et selon la traduction proposée par Jean Baffie : « *krungthep mahanakhon* : Capitale des dieux, grande cité; *amonrattanakosin* : lieu qui abrite l'image du bouddha d'émeraude; *mahintharayutthaya* : invincible capitale; *mahadilokkaphop* : belle, sûre et prospère; *nopharattanaratchathani burirrom* : capitale royale aux neuf pierres précieuses particulièrement admirables; *udom ratchaniwet maha sathan* : contenant de nombreux et imposants palais royaux; *amon phiman owatan sathit* : demeure divine, résidence des avatars; *sakkathattiya witsanu kamprasit* : construite par le dieu Vishnou à la demande du dieu Indra ». Voir Baffie (2011).
11. « *I sell you something, I speak your language. If I buy, dann müssen Sie Deutsch sprechen.* » Willy Brandt.

Références

- ALLETON, Viviane, 1993, *Les Chinois ou la passion des noms*, Paris : éd. Aubier.
- BAFFIE, Jean, 2011, « เมือง, กรุง, นคร, ธาณี ๆ. Mueang, Krung, Nakhon, Thani et les autres. À propos des noms désignant la ville en langue thaïe », *Moussons*, 18 : 29-50.
- BIGI, Brigitte & LE Viet-Bac, 2008, *Normalisation et alignement de corpus français et vietnamiens : Format et Logiciels*, JADT 2008 : 9^e Journées internationales d'Analyse statistique des Données Textuelles.
- CAO, Việt Anh, 2006, « La transcription phonétique du Nôm et du Hán vers le français dans les documents diplomatiques de la fin du XIX^e siècle au début du XX^e siècle »,

- mémoire de master 2 de langues littéraires et civilisation étrangères (LLCE), spécialité vietnamien, université Paris VII Denis Diderot.
- ĐÀO Duy Anh, 1936, *Pháp-Việt Từ-Điển (Chú thêm chữ Hán)* [Dictionnaire français-annamite avec transcription en caractères chinois des termes sino-annamites]. Deux vol., Hué: Quan-Hải Tùng-Thư.
- ĐÔNG Phong, 2010, <http://www.forumvietnam.fr/forum-vietnam/la-culture-au-vietnam-11/le-quoc-ngu-une-invention-vietnamienne-10924/index29.html>, consulté en février 2010.
- GAUDIN, François, 1993, *Pour une socioterminologie: des problèmes sémantiques aux pratiques institutionnelles*, Rouen: Presses universitaires de Rouen.
- GRASS, Thierry, 2006, « La traduction comme appropriation: le cas des toponymes étrangers », *Meta: journal des traducteurs/Meta: Translators' Journal*, 51, 4: 660-670.
- HAGÈGE, Claude, 1987, « La traduction, le linguiste et la rencontre des cultures », *Diogène*, janvier-mars 1987, p. 24-34.
- HOÀNG Xuân Hân, 1942, *Danh-từ khoa-học: Toán, Lý, Hóa, Cơ, Thiên văn* [Vocabulaire scientifique: mathématique, physique, chimie, mécanique, sciences naturelles], Saigon: Vĩnh-Bảo, seconde édition, 1948.
- LERAT, Pierre, 2009, *Variabilité et harmonisation terminologiques*, Atti Convegno Assiterm 2009, Publifarum, n. 12, url: http://publifarum.farum.it/ezone_articles.php?id=165
- NGUYEN Doan, 2009, « Using Search Engine to Construct a Scalable Corpus for Vietnamese Lexical Development for Word Segmentation », *Proceedings of the 7th Workshop on Asian Language Resources*, ACL-IJCNLP, p. 171-178, Suntec, Singapore, 6-7 August 2009.
- NGUYỄN Kim Oanh, 2002, *Giới thiệu tác phẩm Như Tây ký của Nguyễn Khắc Đản* [Présentation de l'ouvrage *Như Tây ký* de Nguyễn Khắc Đản], Hanoi, *Thông báo Hán Nôm học*, p. 427-433.
- PHẠM Phú Thứ, 1999, *Nhật ký đi Tây* [carnet du voyage à l'Ouest], traduction par Quang Uyển, Nxb Đà Nẵng.
- ROBERTIE, Pierre de la, 2005, « Le nom propre en chinois. Essai de morphosyntaxe », *CORELA — Numéros thématiques, Le traitement lexicographique des noms propres*, <http://corela.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=1187>, consulté le 9/3/2015.
- TÀO Trang, 1942, « Chiếc gạch-nối giữa họ và tên người » [Le tiret entre le nom de famille et le prénom], *Thanh Nghị*, 19.
- TRẦN Đức Tuấn, 1999, *La standardisation de la terminologie médicale vietnamienne: une approche socioterminologique*, thèse en sciences de l'Université de Rouen, Villeneuve d'Ascq: Presses universitaires du Septentrion, 2002.
- TRẦN Thanh Ái, 2002, *Une contribution à la définition de l'environnement linguistique du Vietnam (Vers une étude sociolinguistique de l'emploi des mots étrangers dans la presse vietnamienne)*, Séminaire régional de recherche en didactique du FLE du 2 au 5 décembre 2002 à Phnom Penh.
- TRẦN Thị Thanh Liêm & NGUYỄN Bích Hằng, 2003, *Từ Điển Thành Ngữ — Tục Ngữ (Hán — Việt)*, [Dictionnaire des expressions idiomatiques et proverbes sino-vietnamiens], Hanoi: Nxb Văn hóa Thông tin.
- Viện ngôn ngữ học [Institut de linguistique], 2008, *Từ Điển Từ Mới Tiếng Việt* [Dictionnaire des mots nouveaux de la langue vietnamienne], Hồ Chí Minh-Ville: Nxb Phương Đông.

VU Van Dai, 2007, « Le problème de la référence culturelle ou comment “les gauloises bleues” sont-elles devenues “les filles françaises en vêtement bleu”, *Atelier de Traduction*, 8, dossier: la traduction de la littérature de jeunesse, <http://www.diacronia.ro/en/indexing/details/A5037/pdf>, consulté le 9/3/2015.

Résumé: La langue vietnamienne utilise de nos jours une transcription latinisée (*quốc ngữ*). Bien que l'emploi de l'écriture romanisée semble de prime abord particulièrement adapté à l'emploi d'Internet, un nombre important d'utilisateurs vietnamiens rencontre des difficultés, notamment lorsqu'ils effectuent des recherches relatives à des personnages ou des toponymes étrangers qu'ils ne connaissent dans leur propre langue que dans une traduction approximative et erratique. Les termes étrangers furent ajoutés au lexique en privilégiant l'apparemment phonétique mais sans véritable souci de normalisation. Des règles de transcription standardisée se mettent en place, en un exercice ardu autant qu'indispensable.

The Integration of Exonyms in the Vietnamese Language. When the Internet Usage Lead to a Standardization

Abstract: *The Vietnamese national language (quốc ngữ), in use today, uses the Latin script. Albeit the Romanized script of the quốc ngữ seems fitted to the use of the Internet on a large extent, for many of them, Vietnamese users seem lost when looking for foreign places or great names in history that they only know by a poor and erratic translation in their own language. Foreign place names or family names were added to the language's lexicon without any proper intent of normalization. Finding a standardized transcription is on the way, in a slow and necessary process.*

Mots-clés: onomastique, Vietnam, langue vietnamienne, toponyme étranger, exonyme, nom de lieu, transcription, *quốc ngữ*.

Keywords: *onomastic, Vietnam, Vietnamese language, Foreign place names, exonym, place names, transcription, quốc ngữ.*